

des céréales, dans laquelle cette production aurait même pu s'accroître notablement.

La tendance de nombre de cultivateurs consiste à se rembourser le plus vite et le plus complètement possible du capital d'engrais qu'ils confient au sol, et le *ne plus ultra* de l'habileté consisterait dans la possibilité de faire absorber par les récoltes de chaque année la partie la plus considérable de l'engrais qui lui était destiné. Si nous ajoutons encore que les récoltes tendent à se succéder plus fréquemment, et que les récoltes de prédilection sont ordinairement celles de céréales ou, plus généralement, celles des plantes dont les racines vivent dans les couches superficielles du sol, nous comprendrons sans peine que, dans de pareilles conditions et avec une masse d'engrais déterminée, la partie de cet engrais destinée à favoriser le développement des plantes fourragères à longues racines pivotantes sera d'autant moins grande que les récoltes précédentes auront mieux réussi, qu'elles se seront approprié une plus forte partie des engrais compris au sol qui les a produites.

Enfin la substitution aux fumiers de ferme d'engrais commerciaux, rapidement assimilables, devra, dans la plupart des cas, en cédant aux récoltes à racines superficielles une aliquote encore plus forte, tendre à diminuer encore davantage la richesse des couches inférieures auxquelles ne parviennent plus qu'en trop faibles quantités ces principes si importants qui paraissent plus spécialement destinés au but de toute végétation, l'élaboration, la reproduction ou l'organisation des éléments destinés à la propagation de l'espèce.

Choses et autres.

Une réponse à M. l'abbé Provancher.—M. le rédacteur du *Naturaliste Canadien*, au mois de mai dernier, écrivait sous le titre "Étudiez l'histoire naturelle," à l'adresse de la *Gazette des Campagnes*: "Aurait-on par hasard rencontré le gui à Ste Anne? Ce serait là une découverte extraordinaire, car nous n'en avons jamais rencontré en Canada. Nous avons vu le gui en France depuis Dieppe jusqu'à Bordeaux et Marseille, attaché en masses plus ou moins compactes aux branches des différents arbres, mais jamais semblable production n'a frappé nos regards en Amérique."

A cela nous répliquons à M. l'abbé Provancher: "Cependant M. l'abbé Provancher, nous lisons dans le volume "La vie des plantes," par M. H. Bocquillon, que souvent le gui détruit complètement en Amérique les plantes à café."

M. l'abbé Provancher, dans le *Naturaliste Canadien* du mois de Juin, nous répond en changeant tout-à-fait la substance de sa première pillule à notre adresse, à propos du gui (c'est lui-même qui qualifie ses écrits de pillule):

"Nous avons dit que nous n'avions jamais rencontré le gui en Canada et que les botanistes Américains nous disent aussi que ce parasite ne se rencontre pas aux États-Unis. Mais voici que M. Proulx veut réfuter cette proposition par ces paroles de Bocquillon: "Le gui détruit presque complètement en Amérique les plantes à café!" Mais voilà qui est charmant; M. Proulx prendrait-il le Brésil pour un état de l'Union Américaine? Depuis quand le café est-il cultivé aux États-Unis?"

Si en changeant le sens de nos phrases, M. l'abbé Provancher, vous trouvez cela charmant, vous nous permettrez à notre tour de vous dire que nous vous trouvons farceur, et aujourd'hui plus farceur que malin: votre pillule n'est pas autre chose, mais fade. Quand d'après Bocquillon, nous disions que "souvent le gui détruit presque complètement en Amérique, la plante à café," nous ne mentionnions nullement le Brésil que nous ne prenions certainement pas pour un état de l'Union Américaine; pas plus que nous disions que le café est cultivé aux États-Unis. Pourquoi, M. l'abbé Provancher, nous faire dire ce que nous n'avons nullement avancé? M. Bocquillon est un profes-

seur d'histoire naturelle de haute réputation, et qui n'a pas dû se tromper en disant que le café est cultivé en Amérique. D'ailleurs, M. l'abbé Provancher, pour vous en assurer voyez au volume de l'*American Agriculturist* de l'année 1861, page 52, et vous verrez que le café est cultivé sur une grande échelle en Amérique, pas en Canada ni aux États-Unis, mais à Costa-Rica et à San-Salvador, dans l'AMÉRIQUE Centrale.

Vous jouez sur les mots et de cette façon la discussion avec vous est impossible: ce serait perdre notre temps. Vous pourriez, M. l'abbé Provancher, utiliser autrement vos pillules.

L'exportation des chevaux.—Depuis quelque temps le commerce des chevaux a beaucoup diminué. À ce propos, il est utile de remarquer que cette diminution est autant due au défaut d'approvisionnement qu'à l'affaiblissement de la demande.

Nos éleveurs de chevaux ne devraient pas, ce nous semble, perdre de vue que le Canada est le marché naturel où s'approvisionnement de chevaux, les États-Unis de l'Est et du Nord, et qu'ils doivent donner tous leurs soins au maintien d'une race vigoureuse de ces utiles animaux.

Les dernières années ont été très-bonnes pour eux, trop bonnes même, puisque à l'heure qu'il est ils sont exposés pour avoir voulu trop vendre, à voir cette importante branche de commerce s'affaiblir parce qu'ils n'ont pas en général la même qualité de chevaux à offrir à l'acheteur américain.

Avec du soin, de la prudence, et surtout de la patience, un cultivateur peut se préparer à vendre au moins un cheval chaque année: et pour arriver à ce résultat, il devra bien se convaincre qu'il se fait un tort immense en cédant au désir de vendre quand même, sans s'occuper s'il détruit ou détériore ses sources d'élevage, soit en vendant ses juments poulinières soit en les maltraitant par un travail excessif.

Pendant les premiers six mois de l'année courante, Montréal a expédié aux États-Unis 3,791 chevaux valant \$440,348.25 contre 4,855 chevaux d'une valeur de \$477,957 pour les six mois correspondant de 1881, soit une diminution dans le nombre, de 1064 chevaux, et dans la valeur, de \$37,647.69. Toutefois il y a un correctif à cette diminution, en 1881 la moyenne des prix a été \$98.45; cette année cette moyenne a été \$116.15, soit à peu près 17 pour cent de plus. Il ne faut pas cependant prêter à la lettre cet accroissement de la moyenne des prix comme un indice de progrès. Nous y voyons un danger: si la moyenne des prix augmente, c'est parce que l'acheteur américain a choisi dans les plus belles qualités, ce qui est à notre détriment. En nous enlevant nos plus beaux chevaux, on nous laissera avec de maigres ressources pour l'avenir et nous en souffrirons. Il faudra recommencer la série des sacrifices et des travaux de il y a dix ans, sans être certains d'un bon résultat.—*Le Monde*.

Produits de la ferme à Montréal.—Beurre.—Les hauts prix arrêtent la demande. Les marchés anglais et américains sont également lourds. Nous cotons: crèmeur de 22 à 24c; les bougeries, de 19 à 22c; les qualités inférieures, de 15 à 18c par livre.

Fromage: Lourd et plus bas. Le câble cote en Angleterre de 57 à 58 shillings, mais les avis privés donnent des prix plus bas. La demande est modérée et la tendance au baisse. Nous cotons le marché nominal de 10 à 10½c, pour le meilleur fromage de Juin, tandis que les qualités ou dessous sont presque invendables.

Produits de la laiterie à Québec.—Beurre frais, de 18 à 25c; beurre salé, de 16 à 18c. Fromage frais par livre, de 13½ à 16; fromage en caisse, de 12½ à 13c. Œufs frais, à la douzaine, de 25 à 30c; œufs en caisse, de 20 à 21c.—*Le Moniteur du Commerce*.

RECETTES

Dessiccation des racines de persil pour l'hiver.

Vous arracherez en septembre des racines de persil, vous les laverez à l'eau froide, vous les ferez bien sécher, soit au four, soit en les enfilant en chapelets et les étendant au soleil; ensuite vous les conserverez dans des sacs de papier. Un très petit morceau de ces racines, mis dans un ragoût, remplace une poignée de persil en feuilles.

Dessiccation des racines de céleri.

Lavez et grattez de grosses racines de céleri et faites-les sécher par les mêmes moyens que celles du persil. Elles se gardent